

Octobre 1865

Adrien Mondidier, la cinquantaine solide, propriétaire des carrières de kaolin du Puy, près de Saint-Yrieix-la-Perche, relut le courrier, reçu le matin même. À la fois heureux et ému, il rangea la chemise cartonnée qu'il plaça au-dessus des autres dossiers. Il vérifia la présence de l'épaisse liasse de billets dans sa gabardine, puis, satisfait, il referma le coffre-fort, mit la clé dans la poche de son gilet et sortit du réduit. L'empilement habituel des caisses cacha bientôt l'existence de la porte d'accès.

Il jeta un coup d'œil satisfait sur l'édifice avant de quitter le grenier de la maison, louée à l'année par un couple de quadragénaires. Il se félicita une nouvelle fois d'avoir gardé à sa disposition cette partie des combles et les deux pièces du rez-de-chaussée.

Dès qu'il fut dans la rue, il se dirigea vers le cabinet de maître Gillet qu'il connaissait de réputation. Il était, hélas, absent, mais son secrétaire ne fit aucune difficulté pour lui donner les renseignements demandés.

– Vous direz à maître Gillet que j'aurai sûrement besoin de ses services. Je pense repasser d'ici une semaine.

– La commission sera faite.

Une fois dehors, au lieu de retrouver des connaissances dans le restaurant où ils avaient leurs habitudes, il décida de prendre la direction du Puy sans tarder. Depuis la mort brutale d'Étienne son aîné, en début d'année, l'avenir avait perdu une grande partie de son intérêt, et il se voyait mal refaire le monde dans l'arrière-salle d'une auberge, fût-ce avec de vieilles relations.

Il retrouva bien vite son attelage et, soudain pressé de se rendre sur la tombe où sa défunte Élisabeth et son fils reposaient, il quitta les faubourgs de la ville.

À cet instant, comme un symbole, un rayon de soleil perça au milieu des nuages et éclaira le plateau de Saint-Lazare. L'humeur d'Adrien se fit aussitôt moins chagrine en songeant à Madeleine, sa fille, mariée depuis une semaine.

Joseph n'était certes pas le mari qu'il aurait souhaité pour elle, mais il n'avait pas eu le choix. À vingt-huit ans et alors qu'elle s'était toujours détournée des hommes, elle était tombée amoureuse pour la première fois.

Un sourire glissa furtivement dans les yeux d'Adrien lorsqu'il songea à l'enfant qu'elle portait. En d'autres occasions, il n'aurait pas manqué de fustiger son comportement. Comment sa fille avait-elle pu mettre Pâques avant les Rameaux ? Enfin... Si c'était un garçon, en grandissant, il s'intéresserait peut-être à l'or blanc. Mais d'ici là le cours du kaolin pouvait s'effondrer et tant d'autres événements se produire ! Il était bien placé pour savoir que rien, jamais, ne se déroulait comme prévu. Quoi qu'il en soit, son gendre le seconderait ; il connaissait le métier.

Tout en réfléchissant, il fit ralentir les chevaux avant d'aborder la longue côte, au sommet de laquelle il tournerait le dos à la capitale de la porcelaine.

À deux cents mètres de là, à mi-pente, un homme aperçut l'équipage et quitta le rocher contre lequel il se tenait

appuyé. Il déplaça les deux sacs abandonnés sur le bas-côté et attendit calmement de voir l'attelage arriver à sa hauteur pour lui faire signe de s'arrêter.

Une bourrasque s'engouffra sous son lourd manteau, et il dut rabattre le large chapeau noir qui lui mangeait le visage.

Adrien aperçut l'individu au moment où il prenait pied sur la chaussée pour lui faire signe de stopper. Sans méfiance, il s'apprêtait à engager la conversation quand l'inconnu lui bondit dessus et lui porta deux violents coups de couteau au niveau du cœur.

Le souffle coupé par la douleur, Adrien tendit la main dans un geste de protection dérisoire. Pressé, le meurtrier fouilla ses poches et, quelques secondes plus tard, Adrien le vit emprunter une sente en direction de la forêt voisine. Dans un ultime sursaut, il rassembla ses forces pour appeler du secours, mais aucun son ne sortit de ses lèvres.

Sa dernière pensée fut pour le double de la clé du coffre et le courrier glissé dans l'exemplaire relié de *La Reine Margot*. Il l'avait laissé dans le vieux meuble bibliothèque. Pourvu que Maria en hérite comme prévu ; elle saurait...

Un voile rouge glissa lentement sur ses yeux au moment où il se sentait aspiré vers le long tunnel de l'éternité.

Octobre 1866

Au Puy, Madeleine se tenait debout contre une des fenêtres du salon de la Grande Maison. Face à elle, le panorama s'ouvrait vers le sud, en direction de la Dordogne et de la Corrèze, toutes proches. La campagne, encore ornée des derniers ors de l'automne, semblait tout droit sortie de la palette d'un peintre. Un an plus tôt, elle aurait été capable de rester de longues minutes à contempler ces mamelons et ces combes, où les doigts dorés du soleil jouaient entre ombre et lumière. Maintenant, après la mort accidentelle de son frère Étienne, le meurtre de son père et sa fausse couche, rien n'avait vraiment d'importance.

Le pas pressé de Joseph ralentit en arrivant à sa hauteur.

– Je vais au Caillou-Blanc, chez mon oncle.

– Va donc, dit-elle, fataliste.

Elle ne se formalisait plus des incessants allers et retours de son mari en direction de Coussac-Bonneval ou d'ailleurs. Elle avait vite compris que Joseph avait épousé le domaine avant tout et elle n'était qu'une des composantes de l'ensemble, une sorte de meuble un peu sophistiqué auquel il s'attachait à montrer des égards. Car, même sans être prévenant – ce n'était pas dans sa nature –, il lui témoignait une

réelle amitié. Et, si certaines nuits, voire fins d'après-midi, il dédaignait sa couche pour rejoindre une nouvelle conquête, elle ne s'en offusquait plus. Elle se demandait même si, au fond d'elle-même, elle ne le souhaitait pas, tant il pouvait se montrer entreprenant. De fait, surtout depuis que Maria, la trentaine appétissante, l'avait vertement éconduit, il avait pris l'habitude de « chasser » en dehors du domaine. Une sorte de *gentleman's agreement* qui permettait de sauver les apparences. Madeleine lui en savait gré.

– Je te sers un chocolat chaud ?

Maria se tenait derrière elle, prévenante.

– Pas tout de suite. Je vais faire quelques pas dans le jardin.

– Habille-toi chaudement. Mets une veste !

– Ce n'est pas la peine, je ne tarderai pas.

La cuisinière n'insista pas et regarda la silhouette s'estomper dans l'allée, là même où, moins d'un an auparavant, le malheur avait surgi. Comme chaque fois qu'elle y repensait, des images noires, toujours les mêmes, s'entrechoquaient dans son cerveau.

Maria revenait d'étendre la lessive quand les gendarmes étaient arrivés au galop pour annoncer l'assassinat d'Adrien. Elle se souvenait du silence et de l'air glacé qui avaient aussitôt envahi l'horizon. Oubliant sa propre souffrance, elle avait aussitôt épaulé Madeleine, tandis que Joseph, revenu de Saint-Yrieix-la-Perche, errait comme une âme en peine et ne lui avait été d'aucun secours.

Le jour de l'enterrement, une foule immense, ouvriers et autorités locales mélangés, avait suivi le cercueil de l'église au cimetière. Nombreux étaient ceux qui regardaient Joseph avec des questions dans les yeux. En moins d'un an n'était-il pas passé du rôle d'obscur neveu travaillant dans une petite carrière de kaolin, à celui de patron d'une des

plus grandes exploitations du pays ? Certes, l'enquête des gendarmes avait démontré qu'au moment du meurtre, Joseph rencontrait monsieur Mailly, un des responsables de l'usine de porcelaine La Seynie, pour traiter un contrat. Mais, malgré cette révélation, la rumeur n'avait pas manqué de se répandre. Pour beaucoup, la jalousie de voir Joseph devenir aussi rapidement un personnage important de la vie locale n'y était pas étrangère, pour d'autres, qui savaient « des choses », la vérité éclaterait bientôt. Il était question de la petite fabrique de chaussures tout juste vendue au moment du meurtre et dont une grande partie de l'argent s'était volatilisée. À l'instant où le cercueil avait disparu dans la terre, un nuage blanc à la chevelure évanescence avait voilé l'astre solaire, comme si l'âme d'Adrien venait de rejoindre sa défunte Élisabeth et son fils Étienne mort accidentellement six mois auparavant, à Paris.

Le lendemain de l'inhumation, après une nuit blanche, Madeleine, enceinte de sept mois, avait poussé un hurlement inhumain à l'instant où la poche des eaux s'était déchirée. Le bébé mort-né, Madeleine serait décédée sans l'arrivée du docteur Meynieux, un jeune médecin récemment installé dans la sous-préfecture de la Haute-Vienne. Au soir de cette journée, Maria se souvenait en avoir voulu à Étienne, le fils bambocheur qu'elle rendait responsable de tout. S'il ne s'était pas fait écraser par une calèche, alors qu'il était ivre mort, Adrien n'aurait pas vendu l'usine de Limoges, et Madeleine n'aurait pas perdu son enfant.

Abattu par ce nouveau coup du sort, Joseph s'était d'abord désintéressé de la carrière. Puis, progressivement, avec l'aide d'Amédée, qui avait l'œil sur tout, il avait remonté la pente. Il connaissait le travail du kaolin, s'y intéressait et avait eu l'intelligence de faire confiance à son contremaître.

Un an après, la police limougeaude n'avait toujours pas rattrapé le meurtrier d'Adrien. Des témoins avaient aperçu

un suspect qui rôdait depuis plusieurs jours à la sortie de la banque, mais la piste s'était perdue dans le dédale de la criminalité locale. La forte somme d'argent en billets de deux cents francs et les lingots transportés dans une mallette n'avaient jamais été retrouvés. De la vente de la petite usine de chaussures, en partie hypothéquée, il ne restait qu'une somme dérisoire à la banque.

En devinant la silhouette diaphane de Madeleine qui revenait, lente, presque aérienne, Maria chassa le noir de ses pensées et s'efforça de faire bonne figure.

– Tu n'es pas trop fatiguée ? questionna-t-elle.

– La marche m'a donné faim. Il te reste de la tarte ?

– Bien sûr !

Trop heureuse de voir Madeleine dans de meilleures dispositions, Maria se prit à rêver à de jours meilleurs.

Si on lui avait posé la question, Henri Marot, onze ans, aurait répondu qu'il préférerait la vie au sein des carrières de kaolin, à celle de l'institution religieuse où il étudiait depuis plus d'un an.

Mais, pour l'heure, la plupart des autres pensionnaires étant partis la veille au soir, il attendait sagement dans le dortoir, près de sa valise, qu'on vienne le chercher pour passer la semaine de La Toussaint au Puy¹.

– Tu devrais faire une prière pour l'âme des tiens et de ceux qui t'aiment ! chuchota sœur Geneviève.

Henri regarda la jeune religieuse, faillit lui répondre que les prières ne servaient à rien, mais il se retint. Le pas feutré de la nonne s'éloigna. Henri s'approchait de la fenêtre lorsqu'il entendit enfin la voix grave d'Amédée résonner dans le hall d'entrée. Quelques instants plus tard, il rejo-

1. La Toussaint étant un mercredi, la congrégation religieuse avait préféré fermer l'établissement toute la semaine.

gnit le contremaître du Puy en discussion avec la mère supérieure.

– Tenez, vous remettrez ce courrier à la marraine d’Henri. Maria est une femme de bien et, même si notre élève est un peu... dissipé, c’est un excellent élément.

La main fripée de la religieuse caressa les cheveux d’Henri dans un geste d’affection, rare chez elle.

– Je ne devrais pas le dire devant lui, mais nous sommes toutes très fières de ses résultats, à tel point... Mais vous n’aurez qu’à m’apporter la réponse au retour des vacances.

Dès qu’ils furent dehors, le contremaître s’excusa d’être en retard et proposa à Henri de s’arrêter dans une auberge pour déjeuner avant de retourner au Puy.

Auparavant, Amédée stoppa l’attelage devant une maison haute et cossue, le temps de discuter avec le locataire, avant de rejoindre une petite place pavée située en bord de Vienne.

Pendant qu’Amédée entrait dans le restaurant, Henri observa un banc d’alevins qui longeait la rive et il envia aussitôt leur liberté, une liberté que les murs austères et froids du collège lui interdisaient. Sans savoir pourquoi, il se mit à courir le plus vite qu’il put sur le chemin de halage et ne s’arrêta que le souffle court et les jambes brûlantes.

Il rejoignit Amédée avec l’impression d’avoir repris possession de son corps. Durant le repas, après que Maria et Madeleine eurent été évoquées, la discussion porta naturellement sur le kaolin.

– On a taillé de nouveaux gradins sur la partie sud et, si Joseph suit mon avis, on pourrait commencer à dégager l’emplacement d’une deuxième carrière.

– Ouah ! C’est loin du séchoir ?

– Non, on a même un cheminement tout tracé en passant sur l’arrière du domaine. D’ailleurs, j’ai commencé à anticiper en remplaçant l’antique poêle à bois de la salle de triage et en augmentant le nombre d’étagères dans le séchoir...

Tout en l'écoulant, Henri se revoyait enfant, passer des heures dans ce local où des femmes, armées d'un couteau de cureuse, reprenaient chaque morceau de kaolin afin d'enlever toute trace de mica ou de manganèse. En hiver, dans cette pièce très ventilée, elles se réchauffaient tant bien que mal grâce au petit fourneau dont le but premier était d'éviter à l'argile humide de geler. Parfois, Henri les aidait à monter le kaolin à l'étage du bâtiment. Le grand séchoir d'une longueur de quarante mètres comportait deux longues rangées superposées de claies, où les roches finissaient de se déshydrater.

– Si Joseph m'écoute, on devrait pouvoir doubler rapidement la production !

Quand ils parlaient de l'or blanc, Amédée et Henri étaient intarissables, et ils arrivèrent au Puy sans avoir vu le temps passer.

– Ne fais pas trop de bruit, on va surprendre Maria.

Amédée précéda Henri et, passant par l'arrière de la Grande Maison, il entra dans la pièce en roulant de gros yeux pour faire peur à la cuisinière, qui lâcha la pomme de terre qu'elle pelait.

– Amédée, ce n'est pas une façon...

Elle se radoucit aussitôt en apercevant Henri.

– Voilà mon écolier. Enfin ! Je me demandais si ce sacrifiant d'Amédée ne t'avait pas entraîné dans quelques bamboches dont il a le secret.

Elle observa Madeleine à la dérobée, espérant la voir sourire, mais ce fut en vain. Au contraire, son regard s'était fait plus lointain. On aurait dit qu'elle était absente.

Maria essaya d'évacuer ses mauvais pressentiments en questionnant Henri sur les deux derniers mois de scolarité. Elle voulut tout savoir, comment se déroulaient ses études, s'il mangeait bien, si ses camarades étaient gentils avec lui... Tout ce qu'une mère aurait aimé apprendre sur son fils.